

LA

## CULTURE DES VOCATIONS

---

CHAPITRE PREMIER

### DE L'OBLIGATION

QUI S'IMPOSE A TOUS LES MAITRES DE CULTIVER  
LES VOCATIONS

---

#### L'apostolat dans l'éducation.

Un mouvement bien consolant se produit, depuis quelques années, dans nos maisons d'éducation chrétienne. La préoccupation apostolique est devenue très saillante dans les directeurs et dans la plupart des maîtres. Là où l'esprit franchement chrétien n'inspire pas encore les programmes et les professeurs, l'opinion signale le fait comme une anomalie, et impose d'heureuses améliorations. Comment ne pas saluer comme une espérance de régénération chrétienne cette disposition où sont les éducateurs, de considérer leur charge comme un apostolat ?

D'ailleurs, rien n'est plus conforme au dessein de l'Église, à nos promesses cléricales ou religieuses, à l'intention des fondateurs de Congrégations enseignantes. Ne sait-on pas que saint Ignace de Loyola et le bienheureux de la Salle, en créant des collèges et des écoles, avaient ordonné à leurs fils de ne cul-

tiver les sciences humaines que pour avoir le droit d'enseigner la science divine ?

Malgré ces directions formelles, l'élément religieux avait été relégué au second plan dans nos œuvres d'éducation. Il a fallu toute la puissance des faits pour nous ouvrir les yeux : nous avons constaté que dans nos écoles se formaient des enfants brevetés et des jeunes gens bacheliers, et non des chrétiens. Pour s'en convaincre, il a suffi de considérer ce que devenaient nos élèves, après nous avoir quittés. On ne pouvait alléguer qu'ils étaient victimes des attrait du monde et des illusions de la nature. Car il était aisé de voir que, pour la lutte, ils n'avaient acquis ni assez d'énergie morale, ni une foi assez éclairée. De la sorte, il a paru que nos efforts n'aboutissaient point au résultat voulu par les fondateurs de nos œuvres.

Notre religion ne pouvait manquer de s'alarmer d'une telle situation. Aussi, tout en protestant que les critiques étaient exagérées, nous avons senti la grande part de vérité qu'elles contenaient, et nous nous sommes mis en mesure de ne les point mériter. Nous repoussons comme absolument fantaisistes et inapplicables certaines réformes qu'on nous a suggérées, mais notre foi de religieux ou de prêtres a senti qu'il fallait cependant mieux faire que par le passé, et que nos écoles et nos collèges devaient être désormais pour nous un champ d'apostolat.

Il n'est pas une seule maison religieuse où l'on ne se propose très explicitement aujourd'hui de faire

des chrétiens. Partout, les supérieurs cherchent à relever l'enseignement de la foi chrétienne ; partout, les maîtres essaient de christianiser leurs cours par les idées religieuses ; partout, les jeunes gens sont initiés aux œuvres sociales par les actes de charité auxquels on les exerce.

Que cet esprit d'apostolat s'accroisse encore, et nos écoles, où tant d'âmes viennent encore librement se former, seront de vrais foyers de vie chrétienne et des centres de résurrection religieuse.

#### Une forme spéciale de l'apostolat : la culture des vocations.

À ces nouvelles tendances, je propose aujourd'hui un mode tout spécial d'activité : la culture des vocations sacerdotales et religieuses. N'ayez pas seulement en vue de former des chrétiens ; ayez aussi à cœur de préparer, parmi les jeunes gens que vous élevez, de précieuses recrues pour le Clergé ou les Congrégations.

Ne dites point : « Ce n'est pas à moi qu'il appartient de susciter des vocations, mais à Dieu seul. Si Dieu veut que nos œuvres se perpétuent et que son Église s'étende et se fortifie, qu'il appelle lui-même les ouvriers nécessaires à l'exécution de ses desseins. L'homme ne doit point s'ingérer dans les affaires divines : c'est d'ailleurs une trop grande responsabilité que d'inviter une seule âme à contracter des obligations redoutables. »

Il est vrai que Dieu seul est l'auteur des vocations. Mais il n'est pas moins vrai qu'il a résolu d'user de notre concours pour les faire germer et fructifier. Dans toute vocation, il y a la part de Dieu et la part de l'homme. Attachons-nous à préciser l'une et l'autre. Connaissant mieux la part qui vous revient, vous la remplirez avec d'autant plus de zèle que vous serez plus assuré de ne pas empiéter sur l'action réservée à la grâce.

#### Dieu est la source unique des vocations.

Donnons largement à Dieu la part qui lui revient, et tenons pour une vérité absolue qu'une vocation n'est bonne que si elle procède de lui.

Nous voyons dans l'Écriture que Dieu n'a jamais permis aux hommes de s'ingérer d'eux-mêmes dans ses œuvres. Il choisit les prêtres, les juges, les princes de son peuple ; il punit sévèrement ceux qui osent usurper des fonctions qui ne leur sont point dévolues. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai séparés des autres », dit le Sauveur à ses disciples. Et dans une seule parole il éclaircit nettement ce point : « Tout ce que mon Père n'aura point planté sera arraché. » Aussi, quand après l'Ascension il est question d'élire un successeur au traître Judas, les apôtres assemblés font-ils à Dieu cette prière : « Seigneur, montrez qui vous avez choisi. »

Au reste, notre foi de chrétien nous dispense de

développer ce sujet. Nous croyons à la Providence, et par là nous savons que Dieu trace à chaque homme sa voie sur la terre. Non pas qu'une révélation expresse dise à chaque homme à quoi Dieu le destine. Mais, par les inclinations que Dieu met dans une âme et par les conditions extérieures dont il l'entoure, il fait sentir dans quel chemin chacun de nous doit diriger ses pas. C'est l'ensemble de ces attraits intérieurs et de ces circonstances extérieures qui constitue et manifeste la vocation.

Si la Providence mène ainsi, tout en se cachant sous le voile des événements, toutes les vies humaines, comment ne prendrait-elle pas un soin tout spécial de celles qu'elle prédestine à faire ses œuvres les plus chères ? Et s'il est dangereux à tout homme de s'écarter de la route que lui ouvre la Providence, quel péril n'y aurait-il pas, pour les âmes marquées du sceau d'une vocation spéciale, à ne pas accomplir les desseins de Dieu ?

Il serait également blâmable d'écarter de la vie religieuse ou d'y introduire de force qui que ce soit. En effet, que fera dans le monde une âme dévoyée que Dieu appelait à son service ? Ne sait-on pas, par une triste expérience, que les vocations perdues sont un fléau pour la société ? Et l'entrée sans vocation dans le sacerdoce ou dans une Congrégation n'est-elle pas aussi un irréparable malheur ? Ces intrus ne sont-ils pas la source des scandales qui désolent l'Église et des divisions qui ruinent les sociétés religieuses ?

C'est que tout homme a besoin, pour remplir les devoirs de sa charge, des grâces propres à son état. Or, quelles grâces pourrait avoir celui qui, contre la volonté de Dieu, s'est placé dans une voie où le secours d'en haut ne lui a point été préparé ? De quel droit surtout un homme sans vocation se présenterait-il pour l'onction sacerdotale, pour l'administration des sacrements, pour le gouvernement de l'Église ? N'est-ce pas au chef d'une famille de choisir les serviteurs et les intendants de sa maison ?

\*  
\* \*

Dans cette formule générale, la nécessité de la vocation est facile à établir. Mais il reste plusieurs questions de détail, dont la solution est fort délicate : dans la pratique, il faut user, pour les résoudre, d'une sage prudence. Jusqu'à quel point une vocation sacerdotale ou religieuse bien connue oblige-t-elle en conscience ? Quels sont les signes par lesquels Dieu manifeste ses intentions sur une âme ? Quelle conduite faut-il tenir dans le cas où une vocation paraît douteuse ? Faut-il des preuves aussi évidentes de vocation pour l'état religieux que pour l'état sacerdotal ? Ces divers points se présenteront dans la suite de notre étude. D'ailleurs, nous n'avons nul besoin de les décider maintenant : car il nous importait seulement de mettre en principe que toute vocation prend sa source dans le cœur même de Dieu.

C'est bien du cœur de Dieu, en effet, que part tout

appel à la vie religieuse et aux œuvres de zèle. Parce qu'il aime son Église, parce qu'il aime nos Instituts religieux qui la servent, parce qu'il aime les âmes et veut les sauver, Dieu ne se lasse pas de susciter des dévouements et de provoquer des sacrifices. Que de fois, dans le cours des siècles, l'Église a-t-elle été persécutée, entravée dans le recrutement de ses ministres ? Et pourtant, toujours le sacerdoce a grandi ; et pourtant, toujours les familles religieuses se sont multipliées. Non seulement il ne veut pas que son Église périsse, mais il veut qu'elle s'étende, qu'elle se fortifie ; aussi, suivant le mot d'un de ses grands serviteurs, M. Olier, « ferait-il de nouvelles créatures plutôt que de la laisser périliter ». Ces nouvelles créatures, il les forme sans cesse : ce sont les vocations dont il jette les germes à pleines mains dans le cœur des enfants.

Oui, à pleines mains : car il fait comme le semeur en automne à travers ses sillons. De tous ces grains jetés à profusion, il voit que plusieurs seront dévorés par les oiseaux du ciel, que plusieurs ne lèveront pas, faute de circonstances favorables, que plusieurs se dessècheront en herbe avant d'avoir produit l'épi fécond. Si Dieu violentait nos âmes, il eût pu semer moins de germes ; parce que nous restons libres de rejeter son appel, il a dû multiplier ses invitations.

Ne craignez donc pas de rechercher des vocations ; elles foisonnent autour de vous. Sans doute, il faut bien se garder d'ouvrir la porte à des âmes non appelées ; mais n'oublions pas que beaucoup

d'appels divins demeurent sans réponse. Aussi vais-je hardiment vous dire la part qui vous revient dans l'œuvre des vocations.

#### La part de l'homme dans la vocation.

Dieu n'agit jamais seul : il fait à l'homme l'honneur de réclamer son concours dans l'exécution de tous ses desseins. La moisson mûrit dans nos champs par l'union des labeurs de l'homme et des bénédictions du ciel. Croyez qu'il en est ainsi des vocations : pour qu'elles germent et se développent autour de vous, remuez le sol, arrachez les herbes parasites ; et, après cela, vous devrez dire encore avec saint Paul : « C'est moi qui ai planté, un autre a arrosé ; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. » D'ailleurs, dans cette œuvre comme dans toutes les autres, la bonne règle est d'agir comme si le succès dépendait de nos seuls efforts, et de nous souvenir pourtant que tout bien vient de Dieu.

Faut-il vous expliquer plus clairement encore en quoi consiste votre rôle ? Serrons de plus près notre comparaison de la semence ; car, si Dieu est le semeur, vous devez être le cultivateur, en sorte qu'il est juste de dire que de vous dépend toute la moisson.

Suffit-il de jeter sur le sol, à tout hasard, le grain de froment ? Non ; mais auparavant, la charrue doit avoir déchiré le sol et creusé le sillon. Voilà le grain enfoui dans la terre : rien n'apparaît aux yeux du

passant ; cependant, dans l'ombre, une fermentation s'opère, la poussée de la vie fait grandir le germe, la jeune tige est bientôt assez forte pour vaincre toute résistance et paraître au grand jour. Mais, pour que ce travail s'opère, des conditions de milieu doivent être réalisées : si le laboureur ne crée pas la force qui bourgeoine, c'est du moins son travail qui réalise les conditions sans lesquelles tout germe avorterait.

« Celui qui sème est sorti pour semer », nous dit l'Évangile. Il est passé à travers le champ de votre école, de votre collège, de votre catéchisme, de votre patronage. De tous les germes que sa main a répandus, combien ont pénétré dans les âmes de vos enfants ? Il vous appartient de donner la réponse : si vous êtes un apôtre zélé, je suis sûr qu'il y avait dans les âmes des sillons profonds, prêts à recevoir la semence. — Cependant rien n'apparaît encore : aucun signe extérieur qui promette une riche moisson. Continuez votre culture : arrosez ces âmes des ondées de la grâce, réchauffez ces cœurs des douces impressions de l'amour, faites pénétrer par l'enseignement chrétien l'air et la vie à travers ces intelligences : alors, là où la semence est tombée, elle poussera, elle lèvera, elle vaincra tous les obstacles. Vous non plus, vous ne créez pas ce germe : il vient de Dieu ; mais vous lui donnez les moyens de sortir de l'état latent et de développer son activité.

Il me semble que cela doit suffire pour préciser dans votre esprit quelle est la part de Dieu et quelle

sera votre part dans l'œuvre des vocations. Vous ne supplantiez point Dieu : Dieu ne veut point se passer de vous. Travailler de concert avec Dieu à la même œuvre capitale, quelle sublime mission !

Apaisez donc tous vos scrupules, et croyez fermement que votre concours est indispensable, soit pour faire pénétrer dans les âmes les germes de vocation, soit pour les faire lever, soit pour discerner celles qu'il faut arracher de celles qu'il faut cultiver, soit enfin pour les faire mûrir et leur faire porter des fruits. Plus vous serez attentif et zélé, plus le nombre des vocations sera grand ; plus elles auront de vigueur, plus aussi seront riches les fruits qu'elles porteront.

Puisqu'une part si grande vous est réservée, ne serez-vous pas heureux de la prendre ? Ne semble-t-il pas superflu de vous y exhorter ? Néanmoins, comme nous remplissons mieux un devoir lorsque nous sentons plus vivement la portée des motifs qui nous l'imposent, vous me permettrez de vous exposer ici sur quoi se fonde l'obligation où vous êtes de cultiver les vocations.

**Quelques motifs qui nous font un devoir rigoureux de cultiver les vocations.**

*Le désir de la paternité.*

Si vous sondez votre cœur, vous y trouverez le *désir de la paternité* : ce mystérieux instinct est légitime, suivez-en l'inspiration. Il n'est pas un homme

qui ne souhaite d'avoir des héritiers à qui il lègue le fruit de ses labeurs et à qui il confie la poursuite de ses entreprises. Aux citoyens qui n'avaient point d'enfants, la loi romaine permettait d'adopter l'enfant d'un autre et de lui conférer tous les droits. Quand, par le vœu solennel de chasteté, vous avez renoncé à la paternité selon la chair pour accomplir dans l'Église une mission surhumaine, vous n'avez pu étouffer cependant la voix de la nature : du reste, vous ne le deviez pas. Soyez donc père par l'adoption. Les enfants que vous élèverez pour travailler avec vous, à qui vous laisserez l'héritage de vos travaux, seront vraiment vos fils. Le vide de la stérilité, qui rend si froides et si mornes les maisons sans enfants, ne désolera point votre foyer et n'humiliera point votre âge mûr. Rien ne console, autant que cette paternité spirituelle, de l'usure des forces et des séparations de la mort. Dans l'inaction de la vieillesse, vous sentirez que votre cœur travaille encore par les bras de ces enfants à qui vous aurez infusé la vie. Au dernier de vos jours, vous irez joyeux au lieu du repos, parce que vous aurez conscience que vous ne mourrez pas tout entier, que vous allez continuer dans les générations issues de vous l'apostolat sublime auquel vous aviez si courageusement voué vos forces.

Je souhaite que tout prêtre, que tout religieux, que tout éducateur, puisse bénir, rangés autour de son lit de mort, de nombreux héritiers de sa vocation.

Si maintenant vous prêtez l'oreille aux voix du

dehors, n'entendez-vous pas que tout vous crie de susciter de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses ?

*Les besoins de nos œuvres.*

C'est d'abord votre œuvre qui vous sollicite, cette œuvre que vous aimez, cette œuvre qui s'est greffée sur votre cœur et dans laquelle passe la meilleure sève de votre vie. Il faut qu'elle prospère, qu'elle s'étende, qu'elle se perpétue. Elle a besoin tout à la fois d'hommes et d'argent; mais elle a plus encore besoin d'hommes que d'argent. L'argent, en effet, ne manque jamais au zèle : c'est plutôt le zèle qui manque à l'argent. Cela pourra paraître un paradoxe au premier coup d'œil. Mais allez au fond des choses, et vous verrez que jamais les ressources n'ont fait défaut aux travailleurs. Peut-on citer une Congrégation qui ait péri par la pauvreté ? Ne peut-on pas citer, au contraire, mille communautés qui, après avoir prospéré dans l'indigence, se sont affaiblies et désagrégées dans le dissolvant du bien-être ? Voyez ce qui se passe aujourd'hui pour nos écoles : les catholiques, toujours prêts à de nouveaux sacrifices, ne cessent d'en fonder; mais nous manquons de maîtres pour les tenir; en maints endroits, il a fallu recourir à des instituteurs séculiers, après qu'on avait sans succès demandé des sujets aux Congrégations enseignantes. — Il faut en dire autant des prêtres : ils ne sont pas dans l'opulence, mais aucun d'entre eux ne vit dans la misère. Si malgré leur

nombre, la foi dépérit dans notre pays, la pauvreté n'en est point la cause : partout où le zèle entreprend une œuvre, les âmes accourent en foule, et l'on se plaint alors que, pour cultiver un champ si vaste et moissonner tant d'épis, il se trouve si peu d'ouvriers. Ainsi la voix des œuvres ne vous crie pas : « Donnez-nous de l'argent », mais bien plutôt : « Donnez-nous des hommes. » La Providence s'est faite l'attentive pourvoyeuse de toutes les œuvres saintes.

*La nécessité des âmes.*

Écoutez aussi la voix des âmes. Pauvres âmes, elles me font pitié. « Elles ressemblent, disait Jésus, à des brebis dispersées qui n'ont point de pasteur. » On vous a dit souvent que les hommes du temps présent sont irréligieux, méchants, corrompus, ennemis déclarés de toute vertu, de tout ordre social, ennemis de Dieu même; qu'ils forment une masse impénétrable, revêche à toute action moralisatrice, dont les éléments sont cimentés par des serments impies en un corps compact et résistant comme le granit. A cela je pourrais me contenter de répondre : « Pauvres gens, dignes de toute compassion, ils ne savent ce qu'ils font, ils outragent ce qu'ils ignorent, ils ont pris des chaînes d'esclaves là où ils pensaient trouver les jouissances de la liberté; s'ils nous fuient et nous persécutent par ignorance, qui sait si Dieu ne leur fera pas miséricorde ? »

Mais ce langage timide et résigné ne rend pas toute

la vérité. Car il reste au fond de ces âmes un immense besoin de vrai, de bien, même de religion. En dehors des points où le préjugé les aveugle, elles demeurent accessibles : elles se laissent toucher surtout par le dévouement. Interrogez les apôtres qui ont pénétré ces masses profondes du peuple, ils vous diront que, sous une écorce rude et parfois repoussante, il se cache des âmes neuves et des cœurs droits. A mesure que nos luttes religieuses s'apaiseront, que les haines s'éteindront, ce sera tout un peuple nouveau que nous aurons à instruire et à baptiser. Je crains qu'à l'heure où la moisson sera mûre, le bon grain ne se perde, faute d'ouvriers pour le recueillir. Pour tant d'âmes dont les aspirations sont, en somme, pour le Dieu qu'elles ne connaissent pas, cherchez et formez des apôtres.

*La prospérité de l'Église.*

L'Église, héritière fidèle des pensées et de l'amour de Jésus-Christ, s'est toujours montrée inquiète du recrutement de ses ministres. Elle a pour mission de conquérir le monde : aussi désire-t-elle ardemment que de nombreux soldats s'enrôlent sous ses drapeaux. Quelle sollicitude dans nos Pontifes ! ils doivent tout à la fois garder l'héritage acquis par les travaux de nos pères et reculer les limites de l'empire chrétien : ils ont à défendre les positions présentes contre des ennemis rusés et puissants, et ils ne cessent d'embrasser encore le reste de l'univers dans leur ambition. Comment pouvez-vous servir l'Église

et favoriser l'accomplissement de ses desseins ? En prenant les armes pour elle, sans doute, en versant pour elle, goutte à goutte et dans un labeur constant, tout le sang de vos veines ; mais vous ferez mieux encore si, justement préoccupé de l'œuvre des vocations, vous ramassez autour de vous une petite troupe de soldats courageux, qui combattent avec vous, qui puissent tenir encore la campagne quand vous serez tombé sur le champ de bataille. D'ailleurs l'Église sait reconnaître le zèle de ceux qui la servent de cette manière : elle bénit, elle enrichit de ses trésors spirituels, elle enveloppe d'un amour particulièrement tendre, ces écoles apostoliques où les jeunes soldats se dressent pour les luttes de l'avenir.

*Le relèvement de la patrie.*

En servant l'Église dans le plus pressant de ses besoins, vous travaillerez du même coup au relèvement de la patrie. On nous reproche parfois de ne pas l'aimer, cette patrie, de nous soustraire aux obligations qu'elle impose à tous ses enfants, de nous rendre inutiles à son progrès et à sa prospérité. Et cependant nous sentons bien que nous prenons racine dans le sol natal : toutes les gloires de la nation nous font battre le cœur ; toutes ses humiliations et tous ses désastres nous affligent comme des malheurs de famille. Hélas ! le patriotisme s'affaiblit de plus en plus, supplanté dans les âmes par un bas égoïsme. Mais nous pouvons affirmer sans crainte que, s'il

périt ailleurs, il aura du moins trouvé un dernier refuge dans le cœur des religieux et des prêtres qui vouent leur existence à l'apostolat.

Notre apostolat, en effet, tourne à la gloire et à la fortune de la patrie. Que font au loin nos missionnaires, nos maîtres d'école et nos sœurs de Charité? Ils prêchent le Christ sans doute, c'est leur grande ambition; mais, en prêchant le Christ, ils font aimer leur patrie, ils étendent l'influence de leur patrie. C'est la France qu'on aime là où se dévouent les enfants de la France; c'est l'Angleterre qu'on respecte là où règnent les prédicateurs anglicans. Donc en donnant à l'Église des soldats, vous donnerez à la patrie des conquérants qui reculeront les bornes de ses domaines.

Et au dedans, que faisons-nous? Nous distribuons le savoir humain, nous élevons les générations futures: au seul point de vue national, c'est déjà une noble mission. Mais ce n'est pas tout: nous semons la vérité, nous prêchons le devoir, nous exerçons les hommes à la justice et à la sainteté: chaque centre religieux est un foyer de lumière et de vie, près duquel on se ranime et on devient meilleur. La richesse importe moins à un État que la vérité et la vertu: en donnant le vrai et le bien, nous ajoutons aussi, du reste, les éléments solides de la prospérité matérielle. Stimulés par cette persuasion que nous remplissons envers la patrie le devoir social par excellence, n'hésitons pas à lui recruter de nouveaux serviteurs.

*La vie de votre Institut.*

Je ne puis passer sous silence les besoins de votre *Institut*. C'est votre famille bien-aimée, où le Seigneur vous a fait trouver le centuple de tout ce que vous avez quitté. Des supérieurs qui ont à la fois la fermeté des pères et la tendresse des mères; des frères nombreux qui vous entourent de leurs sympathies; une sécurité de conscience qui vous rassure en face de l'*au-delà*; des œuvres de zèle qui vous tirent de l'égoïsme et vous appliquent aux plus sublimes actions de la charité; un bien-être qui vous délivre à la fois de tout souci et de toute misère: voilà les biens que vous procure votre Congrégation. Vous en appréciez, j'espère, la haute valeur, et vous en êtes reconnaissant. Mais la reconnaissance n'est pas un sentiment stérile, elle se prouve par des actes. Pour la vie que vous recevez, vous devez rendre la vie. Or la vie pour un Ordre religieux, c'est la multiplication de ses sujets. Ne savez-vous pas que la vraie richesse d'une maison est dans le grand nombre des enfants qui grandissent autour du foyer paternel?

Saint Paul l'a bien dit: le prêtre vit de l'autel; le moissonneur, du fruit de son champ, et le berger, du lait de ses brebis. De même une Congrégation doit vivre des œuvres qu'elle fait. Je n'entends pas seulement que ces œuvres doivent lui rapporter le pain, je veux dire qu'elles doivent aussi lui rapporter des sujets. J'ai parfois entendu blâmer cette